

**Composition d'Espagnol, version et expression écrite, Filières MP et PC
(XEULC)**

Rapport de M. Grégoire BERGERAULT, correcteur d'espagnol.

Dix-huit candidats admissibles français et étrangers ont choisi cette année de composer en espagnol. La correction des deux épreuves (une version de 1h30, suivie de deux questions d'expression écrite à faire également en 1h30) donne une moyenne de 11,36. Les notes N s'échelonnent de 2,75 à 18,25 et se répartissent de la manière suivante :

$0 \leq N < 4$	1	5,6 %
$4 \leq N < 8$	2	11,1 %
$8 \leq N < 12$	5	27,8 %
$12 \leq N < 16$	8	44,4 %
$16 \leq N \leq 20$	2	11,1 %
Total	18	100 %
Nombre de copies : 18		
Note moyenne : 11,36		
Écart-type : 3,89		

Version (candidats français)

Le niveau des traductions cette année a été très inégal : même si la moyenne de l'épreuve se situe à 11,27, et que la moitié des copies a obtenu une note égale ou supérieure à 12, force est de constater que le texte à traduire permettait de bien départager les candidats admissibles et d'utiliser toute l'amplitude de la grille de notation (les notes s'échelonnent de 0,5 à 19,5). Les difficultés inhérentes à l'extrait, qu'elles soient d'ordre lexical, syntaxique ou propre au registre de langue employé par l'auteur, permettaient clairement de valoriser les meilleurs candidats.

MP

$0 \leq N < 4$	0	0,00 %
$4 \leq N < 8$	1	16,67 %
$8 \leq N < 12$	1	16,67 %
$12 \leq N < 16$	2	33,33 %
$16 \leq N \leq 20$	2	33,33 %
Total	6	100 %
Nombre de copies : 6		
Note moyenne : 13,00		
Écart-type : 5,62		

PC

$0 \leq N < 4$	0	0,00 %
$4 \leq N < 8$	1	11,11 %
$8 \leq N < 12$	5	55,56 %
$12 \leq N < 16$	2	22,22 %
$16 \leq N \leq 20$	1	11,11 %
Total	9	100 %
Nombre de copies : 9		
Note moyenne : 11,28		
Écart-type : 3,41		

Le texte retenu pour cette session 2013 était tiré d'un des derniers romans du fameux écrivain espagnol Eduardo Mendoza : *Riña de gatos. Madrid, 1936* (publié en 2010). Il était composé d'une première partie narrative, décrivant une rencontre nocturne entre deux hommes, suivie d'un dialogue entre les deux personnages. Cet extrait n'était pas spécialement difficile à comprendre, pourvu que l'on se représente bien la scène décrite et que l'on caractérise bien les deux individus. Le titre *Encuentro* en éclairait parfaitement le contenu. Il s'agissait de la rencontre pour le moins cocasse entre un critique d'art anglais, Anthony Whitelands, qui rentre ivre à son hôtel après un rendez-vous bien arrosé au Ritz, et un homme étrange à l'allure misérable nommé Higinio. Lors de l'échange, qui a lieu dans une rue de Madrid en plein hiver, on apprend que les deux hommes se sont rencontrés quelque temps auparavant, mais l'Anglais ne le reconnaît pas tout de suite. Higinio lui a gardé son portefeuille sans toucher à son contenu. L'Anglais se souvient finalement de lui et se propose de le récompenser pour son honnêteté, mais Higinio refuse. L'homme au chapeau conseille finalement à Whitelands de ne pas poursuivre sa route, car, là où il se rend, une bagarre semble avoir éclaté.

La plupart des candidats ont assez bien su restituer le sens général du texte. La méconnaissance de certains mots ou expressions appartenant au champ lexical de la rue ou de la vie nocturne (*beodos*, *dormir la mona*, *pordiosero*, *farola*, *alumbrado*, etc.), ne devait pas constituer d'obstacle insurmontable à la compréhension globale de l'extrait. D'une part, parce que certains d'entre eux étaient d'usage courant, comme *farola*, issu du substantif *faro*, qui ne signifie pas « lanterne » ou « lucarne » mais « réverbère », « lampadaire » ; et d'autre part, parce que les candidats bien préparés doivent savoir analyser n'importe quel mot inconnu en s'appuyant tour à tour sur le contexte (Anthony Whitelands marche d'une façon particulière et ne se souvient pas qu'il porte ses lunettes, car il est ivre), l'étymologie (*beodo* provient du participe passé latin *bibitus* et signifie « ivrogne », par exemple), la morphologie (on retrouve dans *pordiosero* l'exclamation des mendiants demandant l'aumône : ¡*Por dios* !; et *alumbrado* est le produit de la dérivation lexicale du verbe *alumbrar*, « éclairer »), tout en faisant preuve bien sûr de bon sens (l'individu qui au début s'approche d'Anthony Whitelands n'est autre que Higinio, protagoniste du dialogue qui suit). Rappelons qu'en aucun cas il ne faut laisser de blanc dans une traduction : l'omission ou le refus de traduction est ce qui ôte le plus de points. Mieux vaut faire un contresens que de ne pas traduire du tout un mot ou une phrase problématique. Passons sur ces copies dans lesquelles on découvre que les mots *gafas*, *sombrero*, *cartera* ou *carreras* ne sont pas bien traduits : cela est tout à fait étonnant, pour ne pas dire inacceptable, vu le niveau de ce concours et le nombre d'années passées à étudier l'espagnol. Heureusement, ces cas étaient rares et la majorité des candidats avait compris l'essentiel du texte.

C'était au niveau de la qualité de la langue française que la différence se faisait. Comme dans toute version, les vraies difficultés surviennent lors de la mise en français des expressions idiomatiques. Car il faut non seulement respecter la lettre, mais aussi l'esprit du passage, ainsi que les différents registres de langue employés par l'auteur. Surtout dans une partie dialoguée où la langue pouvait prendre des accents populaires, au milieu de tournures plus littéraires. En clair, il fallait ici essayer de rendre l'exquise politesse de deux hommes n'ayant apparemment rien en commun, ainsi que la tonalité humoristique

– familière par moments – de leur échange. Ainsi attendions-nous comme traduction de l'exclamation familière - *Pero bueno* une expression courante du type « - Allons bon », ou « - Mais enfin » (et surtout pas « - Mais bon », qui dans ce contexte relevait à tout le moins du contresens). Un peu plus bas, *dormir la mona* étant une expression familière, presque argotique, on pouvait se permettre de la rendre par « cuver son vin ». En revanche, il fallait bien entendu respecter le vouvoiement de politesse induit par les désinences verbales tout au long du passage, tout comme le traitement déférent que chacun des personnages se réserve, par des tournures telles que : « je vous prie de m'excuser » (*deberá usted disculparme*), « Vous sentez-vous bien ? » (*¿Se encuentra bien ?*), « Et je me réjouis fort de cette rencontre fortuite, qui me permet de vous témoigner ma gratitude » (*Y me alegro mucho de este encuentro fortuito, que me permite expresar a usted mi gratitud*), ou encore « En aucune façon. Il ne manquerait plus que cela. » (*De ningún modo. Faltaría más.*). De façon plus générale, il faut toujours éviter de calquer la syntaxe espagnole afin de gagner en fluidité et montrer sa maîtrise de la langue française. Car c'est aussi la qualité du français qui est évaluée dans un exercice comme celui-ci. La première phrase pouvait être traduite, sans prendre trop de risques, de la manière suivante : « Avec l'allure incertaine et cérémonieuse des personnes saoules, Anthony Whitelands cheminait vers l'hôtel... », mais on pouvait tourner cela de manière plus élégante : « Marchant du pas hésitant et cérémonieux des ivrognes, Anthony Whitelands se rendait à son hôtel... » ; ou bien « Avec la démarche hésitante et cérémonieuse propre aux ivrognes, Anthony Whitelands se dirigeait vers son hôtel... » (*Con el andar inseguro y ceremonioso de los beodos, Anthony Whitelands iba camino del hotel...*).

Les meilleurs candidats sont parvenus à éviter la platitude du mot à mot lorsque cela était n'entraînait pas un changement de sens, au point de rendre vivant un texte écrit dans une autre langue. Les copies moyennes et les plus mauvaises contenaient, quant à elles, un bon nombre de maladroites, dénotant une mauvaise compréhension d'une partie du texte, des incohérences, une orthographe très défailante (« *innattendu », « *hotel », « *surement », « *ambassade », « *ivernal », « *addresser », « *sufira », « une vois », « éclairage publique » ...) et une connaissance pour le moins discutable de la syntaxe et des conjugaisons françaises. Que penser en effet de « Vous devrait m'excuser », « qui me permets », « l'Anglais eu un sursaut », « il continua marchant » ? Ou bien encore de « lui diriger la parole » (au lieu de lui « adresser » la parole...) ? Tout cela est d'autant plus dommage que plusieurs relectures finales rigoureuses et ciblées (une consacrée aux accords, une autre à l'orthographe, une autre encore aux conjugaisons, aux barbarismes...) suffirent en général à éviter la mauvaise note.

En définitive, s'il est vrai que le texte n'était pas très difficile à comprendre, son rendu en français s'avérait autrement plus délicat. Il fallait certes posséder un certain vocabulaire pour éviter de nombreux contresens, mais surtout avoir une certaine pratique de la langue espagnole parlée, tout comme une parfaite maîtrise de la langue française. On ne peut finalement que reprendre les conseils habituels communs aux rapports précédents pour la session prochaine : il faut se préparer à cette épreuve de version. En apprenant de longues listes de vocabulaire tout d'abord, mais aussi en lisant de l'espagnol un crayon à la main, afin de découvrir les structures grammaticales « en situation », et surtout en

réutilisant dès que possible, par la pratique, tous ces mots et expressions appris au cours des deux ou trois années de préparation. C'est un travail de longue haleine, certes, mais les efforts payent toujours, comme en témoignent les trois ou quatre excellentes copies corrigées cette année et le bon niveau globalement observé. Rappelons enfin qu'une bonne présentation est de mise, et que, si un candidat croit repérer ce qui paraît être une erreur ou une coquille dans le texte à traduire – chose rarissime –, il la signalera par écrit en expliquant les raisons des initiatives qu'il a été amené à prendre.

Expression écrite (candidats français)

Au vu de la moyenne obtenue à cette épreuve d'expression écrite (11,44), on est en droit de penser que les candidats ont été plutôt inspirés par le thème mis à l'honneur cette année et commun à toutes les langues : l'argent. Dix des dix-huit candidats ont obtenu une note supérieure à 12. L'ensemble s'échelonne de 5 à 17.

MP			PC		
$0 \leq N < 4$	0	0,00 %	$0 \leq N < 4$	0	0,00 %
$4 \leq N < 8$	1	16,67 %	$4 \leq N < 8$	2	22,22 %
$8 \leq N < 12$	1	16,67 %	$8 \leq N < 12$	3	33,33 %
$12 \leq N < 16$	2	33,33 %	$12 \leq N < 16$	4	44,44 %
$16 \leq N \leq 20$	2	33,33 %	$16 \leq N \leq 20$	0	0,00 %
Total	6	100 %	Total	9	100 %
Nombre de copies : 6			Nombre de copies : 9		
Note moyenne : 12,83			Note moyenne : 10,94		
Écart-type : 4,57			Écart-type : 3,02		

Le beau texte intitulé « Une nouvelle morale de la frugalité » était tiré d'un ouvrage du romancier et essayiste Pascal Bruckner, publié en 2000 : *L'euphorie perpétuelle*. On y aborde le rapport à l'argent dans nos sociétés occidentales. En partant d'un constat, « pour la plupart des gens, l'argent est comparable à la drogue », l'auteur s'applique à révéler le paradoxe qui sous-tend notre besoin compulsif d'argent, avant de l'analyser pour proposer au lecteur les moyens de mieux s'en libérer, moyennant notamment une redéfinition de nos priorités de vie. Au vu des récents événements mondiaux, on pouvait penser qu'il y avait matière à débat.

Le propre de la première question est de mettre à jour « les qualités d'analyse et de synthèse » du candidat. Cela suppose donc de bien comprendre un texte français, qui peut être, comme cette fois-ci, particulièrement dense. Une seule lecture suffit rarement. La lecture de certaines copies, bien que peu nombreuses, a montré que cette première appréhension du texte n'était pas satisfaisante. Il faut passer par une analyse détaillée pour parvenir à une bonne synthèse, qui plus est dans une langue étrangère. C'est pourquoi on ne peut qu'insister sur la nécessité de consacrer le temps nécessaire à cette première étape. On ne pouvait se contenter d'un simple résumé reprenant sous une forme plus brève tous les éléments évoqués par Pascal Bruckner dans son texte. La synthèse suppose en effet un choix du matériau plus drastique encore qu'une sélection de vocables. Il ne fallait donc pas reprendre tous les exemples cités par le romancier (Williams Burroughs à propos de la

morphine, les excès de la Bourse, etc.) ni même toutes les comparaisons faites, mais plutôt choisir celui ou celle qui étayait avec le plus de force une idée maîtresse du développement proposé. Il fallait dans la mesure du possible saisir puis rendre la logique ternaire de son raisonnement, assez clairement induite par une disposition en trois paragraphes, et bien sûr ne pas réduire les idées de l'essayiste à des poncifs. N'oublions pas que Bruckner a écrit son texte bien avant la crise économique mondiale que nous ne cessons de subir, et bien avant ces mouvements citoyens de protestation plus ou moins révolutionnaires emmenés par les *Indignados* espagnols ou des collectifs ligués dénonçant le matraquage publicitaire... Il ne s'agissait pas non plus de donner son avis personnel sur les idées du romancier, ni d'explicitier ou commenter – de manière parfois peu convaincante – certains de ses arguments, car cela faisait l'objet d'une seconde question.

Conformément aux années précédentes, les critères d'évaluation de la seconde question demeuraient inchangés. Le jury devait noter « la richesse de la réflexion personnelle, la concision, la cohérence des idées et l'aisance dans l'expression » des candidats, et ceux d'entre eux ayant satisfait à ces exigences ont obtenu de bonnes notes. Les consignes étant claires, nous nous contenterons de quelques petits rappels pour les prochains admissibles. « Concision » ne veut pas dire superficialité, mais précision et densité. Inutile donc de répéter ce qu'écrit l'auteur pour aboutir aux mêmes conclusions, ou pour déboucher sur des banalités comme *no podemos vivir sin dinero*, voire ne pas répondre à la question posée en faisant tout un développement sur le contrôle par l'Etat de la vie privée des citoyens. Par ailleurs, « aisance dans l'expression » ne signifie pas registre familier : on a pu lire dans une copie – assez bonne au demeurant –, des expressions empruntées à la langue parlée comme *Bueno, claro que...*, ou encore *...o no sé qué*. Il faut au contraire que le langage soit soutenu et le vocabulaire le plus varié possible, sans verser pour autant dans le verbiage.

Nous avons constaté que, la plupart du temps, la pauvreté des idées et les raisonnements simplistes ou confus allaient de pair avec une expression pauvre et des bases grammaticales mal acquises. Voici quelques-unes des fautes grammaticales les plus observées : le doublement erroné de consonnes autres que *c, r, l, n*, l'absence d'accords en genre et/ou en nombre des noms et des adjectifs, des conjugaisons non sues, l'absence d'accents écrits, la confusion entre *ser* et *estar*, entre *por* et *para*, la mauvaise maîtrise de la structure de la mise en relief, de l'obligation personnelle, impersonnelle, la méconnaissance des participes passés irréguliers, l'oubli de la préposition *a* devant certains compléments d'objets ou après certains verbes, etc. Autant de fautes difficilement acceptables après tant d'années d'espagnol.

Un autre point sur lequel nous voudrions attirer l'attention des futurs candidats est l'indispensable respect du nombre de mots pour ces deux questions. Pour la première fois, en effet, nous avons observé que bon nombre de candidats ne prenaient pas la peine de compter le nombre de mots, et se permettaient de dépasser très souvent, et de beaucoup (jusqu'à 583 mots pour la seconde question, limitée pourtant à 200 !), les limites conseillées. Rappelons que si les idées et l'argumentation peuvent varier d'un candidat à l'autre, les consignes quant à elles sont les mêmes pour tous, et il faut les respecter. Une bonne copie trop longue vaudra moins qu'une copie moyenne respectant ces consignes.

Les candidats étant parvenus à s'exprimer dans une langue correcte, précise et variée, dans un registre soutenu et homogène, de façon structurée mais fluide, dans les limites imparties, et qui ont réussi en outre à illustrer leurs propos par des allusions à la culture ou à l'actualité espagnoles (les scandales financiers autour de certains hommes politiques espagnols, la crise du *ladrillo*, la *letrilla* satirique de *Quevedo Poderoso caballero es don Dinero* ou le mouvement des *Indignados*, pour ne citer que quelques exemples) ont obtenu, sans surprise, les meilleures notes, et fait plaisir au correcteur.